JOHN A. MACDONALD: FONDATEUR ET CRÉATEUR

Le professeur **THOMAS H. B. SYMONS**, enseignant et écrivain dans le domaine des études canadiennes et de la politique publique, a beaucoup écrit sur les questions intellectuelles, culturelles et historiques, et sur les relations académiques et culturelles internationales. Président fondateur de Trent University, il a servi en tant que président et vice-chancelier de 1961 à 1972, et depuis ce temps comme professeur Vanier et professeur émérite Vanier. Nommé au conseil d'administration de la Fiducie du patrimoine ontarien en 2006, il en est devenu le président en 2010.

Alors que le 150e anniversaire de la naissance de la Confédération approche, les évaluations et réévaluations critiques du rôle de Sir John A. Macdonald dans la création de la nation canadienne sont opportunes et bienvenues. Ce texte vise à examiner certaines des évaluations les plus éminentes et critiques de Macdonald qui ont émergé au fil du temps, et de les situer dans le contexte historique approprié. Fondés sur cet examen, six points clés sont ensuite discutés en détail afin de démontrer que sir John A. Macdonald était un homme d'État considérable, possédant la vision, la connaissance, la ruse, le caractère, et le courage pour accomplir de grandes choses. Ses réalisations extraordinaires ont fait de lui l'un des hommes d'État les plus importants de son époque. Il était, en effet, un fondateur et un bâtisseur.

Il est naturel, à l'approche du 150e anniversaire de la création de la Confédération canadienne, qu'une bonne partie de l'intérêt public se concentre sur les débuts du pays et, en particulier, sur les Pères de la Confédération. Il est naturel, aussi, qu'une grande partie de cet intérêt se concentre sur la personne clé dans la création et le renforcement de la Confédération, John A. Macdonald — d'autant plus que 2015 marque le 200e anniversaire de sa naissance. Il est également naturel que l'examen de la vie de Macdonald, comme pour toutes les vies, produise une variété d'opinions quant à son bienfondé, son caractère et ses réalisations. Comme tout mortel, et la plupart des dieux, il a ses détracteurs. Ce qui peut être un peu surprenant est l'étendue et la véhémence de certaines des évaluations négatives qui font surface. Dans certains cas, les défaillances et les faiblesses connues du sujet peuvent se trouver dans l'œil du critique autant que dans la nature et les actions de l'homme qu'on évalue. Néanmoins, les évaluations ou les réévaluations critiques de son leadership politique sont les bienvenues et nous sont très utiles.

Certaines des évaluations critiques sont de longue date, tandis que d'autres sont d'origine plus récente, du moins dans leur axe d'évaluation. Elles comprennent les vieilles accusations d'ivresse et de corruption, et maintenant les accusations plus récentes de racisme et de sexisme, pour n'en nommer que quelques-unes. Pas de doute, les opposants et les détracteurs vont ajouter à ces questions et en trouver de nouvelles.

La plus connue d'entre elles est l'accusation d'ivresse, à laquelle Macdonald lui-même aurait plaidé coupable à l'occasion, tout en notant, avec son esprit et sa perspicacité habituelle, que les électeurs ont préféré John A. ivre à ses adversaires sobres. On parle beaucoup de sa forte consommation d'alcool, bien sûr, et il est clair que la régularité et la quantité de sa consommation étaient, en effet, remarquables. Mais, compte tenu de la tristesse dans sa vie personnelle, et le poids de son fardeau public, ainsi que les habitudes de consommation généralisées de l'époque, sa consommation d'alcool dans le but de se réconforter et de se réfugier peut au moins être compréhensible. Il est remarquable que celle-ci n'ait jamais empiété sur ses lourdes responsabilités, et le pays a donc pu conserver un héritage de vignettes et d'anecdotes qui animent notre histoire politique.

L'accusation de corruption politique est également bien connue. Mais à la base, celle-ci est douteuse. Le principal exemple de corruption est le soi-disant « scandale du Pacifique », dans lequel il est devenu clair que Macdonald, au milieu d'une élection âprement disputée, a demandé une aide financière directement à l'entrepreneur qui, si tout allait bien dans l'élection du gouvernement Macdonald, obtiendrait le contrat pour construire ce qui allait devenir le chemin de fer du Canadien Pacifique. Son cri du cœur dans un télégramme célèbre pria pour « un autre 10 000 $, la dernière requête ». Ce ne fut pas la première fois qu'un homme politique luttant pour la vie de son gouvernement sollicite un soutien financier de la politique publique et ce ne sera pas la dernière ! Le débat faisait rage à ce moment, tout comme aujourd'hui, sur ce genre de tractations qui se produisent dans pratiquement chaque élection importante, peut-être dans tous les pays où l'infrastructure de base est en construction. Les chemins de fer, les canaux, les routes et les transports étaient le domaine privilégié d'une telle interaction entre le gouvernement et le secteur privé. En effet, l'un des prédécesseurs de Macdonald a expliqué les choses simplement, notant que : « Les

chemins de fer sont ma politique.» Il n'y a aucune preuve que Macdonald a personnellement bénéficié financièrement de cette sollicitation, ou, en effet, qu'il n'a jamais bénéficié, ou cherché à bénéficier personnellement de toute autre sollicitation. On peut faire valoir que sa demande faisait partie de la réalité politique des besoins de l'époque, et de la moralité publique de l'époque et de l'endroit. Néanmoins, c'était, au mieux, une pratique problématique et discutable. Est-ce à dire que Macdonald était politiquement corrompu? La réponse la plus pragmatique est sans doute la conclusion quelque peu pieuse d'un de ses grands critiques historiques, le professeur Frank Underhill : « Non coupable, mais ne le faites jamais plus. »

Les accusations de racisme, de sexisme et d'autres points de vue et comportements discriminatoires portées contre Macdonald sont actuellement en vogue. Celles-ci doivent être examinées avec soin. Il est facile de lancer de la boue et c'est très difficile à laver. Quelle est la preuve et comment celle-ci s'applique-t-elle au contexte de l'époque? De l'autre côté, il existe des preuves abondantes de sa gentillesse sincère pour de nombreuses personnes — hommes, femmes et enfants, indépendamment de l'âge, la profession, le statut, la foi, la culture ou la race. C'était dans le camp de ses adversaires que l'on trouve l'expression d'attitudes amères envers ses concitoyens francophones et catholiques. L'empathie de Macdonald pour les gens du pays et les hommes et les femmes travaillant dans les villes a jeté les bases de la démocratie conservatrice qui continue à être très importante dans le tissu politique du Canada. L'affection extraordinaire ressentie par le public pour John A., soutenue sur une longue durée de vie politique, n'a jusqu'ici jamais été égalée par aucun autre leader politique canadien dans l'arène nationale.

Il y a, bien sûr, d'autres critiques de Macdonald, dont certaines n'ont pas encore trouvé beaucoup d'expression publique. On pourrait faire valoir, par exemple, que, même si Macdonald croyait passionnément au système parlementaire britannique, ironiquement, par sa prééminence en tant que premier ministre, il a préparé le terrain pour que le poste de premier ministre devienne parfois semi-présidentiel dans son style et son exercice du pouvoir, comme le modèle américain.

Pour évaluer la place de Macdonald en tant qu'homme d'État, il est utile de noter tout simplement certaines de ses réalisations extraordinaires. Pour parvenir à une conclusion, je n'en soulignerai que six. La liste pourrait être beaucoup plus longue et détaillée.[1]

Premièrement, je soulignerais le sens de la communauté et des intérêts communs qu'il a bâti entre le Canada français et le Canada anglais. Ceci s'exprimait par son amitié et sa relation de travail étroite avec George-Étienne Cartier. C'est ce qui a rendu possible la Confédération et le concept d'un Dominion du Nord transcontinental. Il s'est opposé farouchement contre les mouvements dans le Canada anglophone visant à limiter ou éliminer complètement l'utilisation de la langue française.[2] Sa vision d'un pays avec deux langues officielles

opérationnelles demeure la déclaration la plus significative sur le sujet : « Je ne suis pas d'accord avec le désir, exprimé dans certains milieux, que par tout mode quel qu'il soit, on tente d'opprimer une langue ou de la rendre inférieure à l'autre. Je crois que ce serait impossible si on essayait, et qu'il serait stupide et méchant si c'était possible.[3]

Deuxièmement, on peut parler de son leadership dans la création de la Confédération et la construction de la nation canadienne qui a suivi. Il a été le principal moteur pour le projet à chacune des trois conférences — Charlottetown, Québec et Londres — au cours desquelles les conditions de la Confédération ont été élaborées et le pays s'est formé le 1er juillet 1867. Ayant réussi à réunir les quatre colonies britanniques qui sont devenues les provinces fondatrices du Canada – la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, le Québec et l'Ontario — il a ensuite travaillé incessamment à achever l'assemblage de la quasi-totalité de ce qui est aujourd'hui le Canada, en ajoutant les vastes terres de la Compagnie de la Baie d'Hudson, la Terre de Rupert et le Territoire du Nord-Ouest, en 1870, la Colombie-Britannique en 1871, l'Île-du-Prince-Édouard en 1873 et, enfin, a organisé le transfert au Canada par la Grande-Bretagne de son énorme emprise sur le territoire littoral, les iles, et le plateau continental dans l'Arctique, emprise qui datait de l'époque des deux grands voyages de Sir Martin Frobisher en 1576-1578 à la recherche du passage du Nord-Ouest[4]. Tout cela a été accompli pacifiquement et avec une ténacité et une efficacité remarquables. Lorsqu'il est décédé, le pays transcontinental touchait à trois océans et ainsi bordé de bleu, comme le bouclier d'Achille dont lui et Thomas D'Arcy McGee avaient rêvé et parlé, est devenu une réalité.

Troisièmement, bien que le concept et la vision aient été partagés avec d'autres, le travail à faire pour solidifier la nouvelle nation, les dispositions constitutionnelles et fédérales et les négociations longues et complexes les entourant, étaient principalement le travail de Macdonald.

Quatrièmement, la création du Canada comme un État parlementaire couronné dans lequel les connexions, les traditions et les institutions britanniques ont survécu et ont prévalu, sous réserve de modifications ultérieures, était une réalisation des aspirations au cœur de la vision de Macdonald et, en fait, celle de tous les Pères de Confédération indépendamment de leur province ou de leur culture linguistique.

Cinquièmement, par ses efforts et son succès dans la création du Canada, Macdonald a atteint son objectif de faire de la plus grande moitié de l'Amérique du Nord un pays qui ne faisant pas partie de son puissant voisin, les États-Unis.

Enfin il faut noter le succès de Macdonald dans la construction d'un grand chemin de fer transcontinental pour relier le très grand pays transcontinental qu'il avait créé. Ce fut une mission à forte connotation politique, accablée par les incertitudes financières, les défis physiques pour les

constructeurs, et une forte opposition de nombreux milieux, y compris deux rébellions et beaucoup de connivence politique, financière et administrative. Ce fut la détermination inébranlable de Macdonald, pour laquelle il a payé un lourd tribut, qui a contribué à mener le projet à terme.

Il y a, bien sûr, beaucoup plus à dire sur la vision, le caractère et les réalisations de Macdonald. Mais ces quelques points suffisent à étayer l'affirmation que sir John A. Macdonald était en effet un homme d'État considérable, possédant la vision, la connaissance, la ruse, le caractère, et le courage d'accomplir de grandes choses. Il a été, comme son plus récent biographe, Richard Gwyn, l'a noté "The Man Who Made Us", «l'homme qui nous a faits».[5] Il était un bâtisseur de la nation dans une ère de grands bâtisseurs de nations : Cavour en Italie, Bismarck en Allemagne, et, pas très loin, Lincoln qui cherchait à maintenir et à reconstruire des États-Unis désunis.

Macdonald appartient à ce panthéon des grands bâtisseurs de nations qui ont refaçonné l'histoire et la nature de leurs pays au 19e siècle — et il l'a fait sans effusion de sang, mais par la puissance de sa personnalité, en capturant dans une mesure sans précédent les cœurs et la confiance de ses collègues et de tous les Nord-Américains britanniques. Son premier biographe majeur, G. Mercer Adam, dans une œuvre publiée un an après la mort de John A., l'appelait «l'homme d'État patriote du Canada»[6]. C'est une évaluation valide et une épitaphe bien méritée.

NOTES

1 La vie de Macdonald a été superbement racontée dans la biographie magistrale de Donald Creighton, *John A. Macdonald* tomes I et II. Toronto : Macmillan Company of Canada, 1952-1955.

2 Thomas H.B. Symons, "Ontario's Quiet Revolution," dans *One Country or Two*: 173-174, éd. R.M. Burns, Montreal : McGill-Queen's University Press, 1971.

3 Canada, Parlement, Chambre des communes, *Debates Official Report*, 1890, XXIX : 746-748.

4 *Meta Incognita : A Discourse of Discovery Martin Frobisher's Arctic Expeditions*, 1576-1578, éd. Thomas H.B. Symons, Ottawa : The Canadian Museum of Civilization, 1999.

5 Richard Gwyn, *John A. : The Man Who Made Us*, Tome I de Life and Times of John A. Macdonald. Toronto : Random House Canada, 2007.

6 G. Mercer Adam. *Canada's Patriot Statesman : The Life and Career of the Right Honourable Sir John A. Macdonald, G.C.B., P.C., D.C.L., LL.D.*, Toronto : Rose Publishing, 1891.

JOHN ALEXANDER MACDONALD : UN HOMME FAÇONNÉ PAR SON ÉPOQUE

DESMOND MORTON est professeur d'histoire émérite Hiram Mills de l'Institut McGill pour l'étude du Canada.

Sir John A. Macdonald est un produit de son 19e siècle. La plupart des immigrants écossais apportaient au jeune pays deux énormes atouts. Le presbytérianisme de leur patrie demandait à ce que ses membres soient assez instruits pour être en mesure de lire la bible chrétienne. Une fois cette compétence acquise, ils apprenaient habituellement un métier. Lorsqu'ils arrivaient dans le Nouveau Monde, ils étaient capables de gagner leurs vies et communiquer avec leurs nouveaux voisins. Ils possédaient des atouts qui ont longuement manqué aux immigrants provenant de l'Angleterre et de l'Irlande.

Macdonald est arrivé dans le Haut-Canada alors qu'il était encore trop jeune pour avoir été instruit ou avoir appris un métier profitable. Il possédait à la fois l'ambition et le talent pour surmonter ces difficultés et commencer à étudier le droit et développer ses talents considérables par lui-même. À cette époque, de même que de nos jours, le droit est la profession qui permet à un individu d'acquérir du pouvoir au cœur d'un système politique axé sur les talents oratoires et l'argumentation. Macdonald avait appris à maîtriser une habileté politique essentielle en cette société où la grande majorité des gens étaient désespérément pauvres : il savait cultiver la reconnaissance.

Les électeurs, comme tout Canadien, s'attendaient à recevoir un retour sur leur investissement, que ce soit par une acre de terre marécageuse, un porcelet ou un politicien. Un homme honnête remboursait ses dettes et un vote était considéré comme un prêt qui devait être repayé par l'obtention d'un emploi ou d'un contrat ou d'une autre forme de retour sur l'investissement fait par l'électeur. Les grandes